

VII. L'hystérie, un style existentiel

Jeanine Chamond

La fécondité des apports de la phénoménologie à la compréhension des psychoses n'est plus à démontrer. Délaissant la réalité au profit de ses conditions de possibilités, passant du fait à l'essence, la phénoménologie est résolument plantée hors de toute théorisation, même implicite. Indifférente à la causalité, elle se veut une école de l'expérience ou selon la terminologie de Blankenburg, un « organe de l'expérience » : rien que l'expérience mais toute l'expérience, à savoir une expérience essentiellement préservée des points d'aveuglements inhérents à toute théorisation, et considérée dans sa totalité, ce qui n'est déjà pas le cas dans l'expérience quotidienne comme le note Blankenburg¹. Aussi consiste-t-elle dans ce *Voir* particulier que Husserl formule comme son célèbre « retour aux choses elles-mêmes », *voir* qui doit laisser les choses se manifester d'elles-mêmes, sans être recouvertes ou déformées par nos présuppositions, nos habitudes de pensées, nos théories. « Voir est le premier et le dernier mot de la phénoménologie », écrit Tatossian en conclusion de *La phénoménologie des psychoses*². La question de la causalité ou des causalités intriquées du trouble pathologique disparaît, au profit du questionnement sur ses conditions de possibilités, sur les régions de l'être humain où il prend sa source et sur son sens vécu. La phénoménologie est une façon de questionner, une expérience des formes et non des contenus, du

-
1. Blankenburg W., *La perte de l'évidence naturelle*, 1971, (trad. Fr. J.-M. Azorin et Y. Totoyan), PUF, Paris, 1977.
 2. Tatossian A., *La phénoménologie des psychoses*, 1979, rééd., Le cercle herméneutique, Paris, 2002.

comment et non du *pourquoi*, une prise de position sur la question du rapport de l'être et de l'apparaître.

Si la psychose reste le champ privilégié de la phénoménologie psychiatrique, c'est parce que les conditions de possibilités de l'être humain comme être-au-monde apparaissent à nu chez le psychotique. Aussi une phénoménologie des névroses qui voudrait se calquer à l'identique sur la phénoménologie des psychoses serait problématique. Elle ne risquerait rien moins que de trahir son objet. Car dans la névrose, les conditions transcendantales de l'être homme sont à peu près épargnées, alors que, redisons-le, c'est la flexion, la défaillance, voire l'effondrement de ces conditions transcendantales dans les psychoses qui font la spécificité et la richesse des études phénoménologique en psychiatrie.

« Il n'est d'ailleurs pas certain, écrit Tatossian, que l'on puisse parler de la phénoménologie des névroses dans le même sens qu'on le fait de la phénoménologie des psychoses : dans une certaine mesure, c'est plutôt le concept de névroses qui est difficilement accessible pour le phénoménologue, en raison du concept de normalité qui lui est propre. Il n'en est pas de même pour la psychiatre existentielle qui voyant la source de tout trouble psychique dans le refus de la réalisation de soi, dans tel ou tel domaine de l'existence, trouve sa spécificité à distinguer non pas normalité et anormalité mais anormalité névrotique et anormalité psychotique – ce qui est assez net chez Storch. Pour lui en effet, si dans les névroses la présence est paralysée mais conserve sa continuité tandis dans les psychoses la temporalité se fige (...), il n'en reste pas moins que la perte des possibilité du Devenir est commune aux deux³. »

Par ailleurs, en s'attachant à l'essence des choses, la phénoménologie postule que l'apparaître est une dimension essentielle de l'être. L'apparaître ne renvoie pas à la contingence de notre constitution humaine ; au contraire, il est exigée par l'être de ce qui se manifeste. H. Maldiney le dit à sa façon : « la forme existe le fond »⁴.

Aussi, la voie de l'analyse existentielle forgée par L.Binswanger est d'ordre phénoménologique sans être purement phénoménologique. Elle interroge non le symptôme et ce qui serait caché derrière, mais le phénomène, l'essence de ce qui se manifeste et le vécu, et se résume dans le concept de *style*. C'est cette voie que nous essayons emprunter pour tenter de formaliser nos impressions cliniques de psychothérapeute, pour dégager dans l'hystérie quelques-uns des traits essentiels qui informent le cours de la présence, organisent la manière d'être au

3. Tatossian A., *op. cit.*, p. 226.

4. Maldiney H., *Penser l'homme et la folie*, Millon, Grenoble, 1991.

monde, et infléchissent la façon de s'orienter, de se comporter, de s'engager auprès du monde et des autres, et de vivre son corps. Nous voudrions saisir l'unité expressive de l'existence hystérique, à travers la diversité de ses manifestations, et dans la flexion spécifique des structures existentiales communes – c'est-à-dire des structures temporelles et spatiales, du rapport au corps et à l'intersubjectivité. Leurs flexions déterminent finalement au cœur du mode d'être du *Dasein* une manière d'être, une *configuration hystérique*, c'est-à-dire finalement un mode spécifique d'entrave à la liberté, une restriction des possibilités d'auto-réalisation et de déploiement existentiel, une forme d'entrave du Devenir, une certaine forme de *présence malheureuse* ou *manquée*, peut-on dire pour paraphraser Binswanger⁵, ou encore de *paralysie de la présence*, pour reprendre Tatossian.

Mais parler de *style hystérique* peut paraître incongru : comment, en effet, prétendre circonscrire l'infiniment singulier du style d'être de quelqu'un ? La problématique du style tient d'abord à un champ sémantique large, qui se déploie contradictoirement d'un côté vers la généralité, et d'un autre côté vers la singularité, la propriété, l'individualité. Le style comme instrument de généralisation répertorie, classe et récapitule après coup les traits structurels caractéristiques. Le style comme instrument de singularisation relève d'une subversion novatrice des codes, ou du moins d'une certaine liberté dans la façon de les assumer, d'y imprimer son sceau et de manifester sa différence. Le style du côté de l'individualité n'est pas le comportement, le caractère ou le type. À tenter de décrire la plus intime singularité de quelqu'un, les mots remontrent leur limite, viennent à manquer et ratent toujours un peu leur visée à dire le *je ne sais quoi*, la façon, la tournure. Le style tient à un *presque rien*. Vouloir le définir, c'est risquer de le figer dans des figures à fonctions représentatives et identitaires, comme vouloir l'imiter, c'est toujours peu ou prou le réduire à des effets, comme on dit justement des *effets de styles* pour désigner le forçage du trait. – D'ailleurs nous tenterons de montrer qu'on est là au cœur de la problématique hystérique.

Les travaux de P. Ricœur⁶ sur la dialectique identitaire explicitent comment *l'ipséité* ne s'appréhende que sous les déterminations de *l'idem* : le *qui* sans *quoi* reste indicible. Mais il reste possible de dégager le *comment* de ce *quoi*, qui n'épuisera jamais le mystère du *qui*. Le *comment du quoi*, c'est la problématique du style. Le style, on

5. Binswanger L., *Les trois formes de la présence manquée : la présomption, la distorsion et le maniérisme*, 1956, trad. fr. J.-M. Froissard, Le cercle herméneutique, Paris, 2002.

6. Ricœur P., *Soi-même comme un autre*, Seuil, Paris, 1990.

ne peut s'en prévaloir. On ne le choisit pas ; c'est même lui qui nous choisit. À Buffon qui écrit « le style, c'est l'homme même », Lacan répond « le style, c'est l'homme à qui l'on s'adresse ». On le sait, pour Lacan, le sujet est déterminé par l'objet après lequel il court et la clef du style est dans l'Autre. Pourtant, nous reconnaissions bien chez nos patients ou nos proches un style commun, des traits et des manières de faire, de se conduire, que chacun décline à sa façon, et qui ne résorbe pas pour autant l'éénigme de son ipséité. C'est ce style existentiel qu'on tentera ici de saisir, pour esquisser les traits essentiels de la manière d'être-au-monde hystérique.

1. L'hystérie aujourd'hui

Force est de constater qu'aujourd'hui l'hystérie n'est plus psychia-triquement correcte. Dans notre post-modernité, écrasée sous le rouleau compresseur des modélisations d'Outre-Atlantique, elle n'est même plus élevée à la dignité de structure psychopathologique. En 1980, le DSM 3 a éliminé l'entité nosographique *hystérie*, pourtant parmi les maladies les plus anciennement répertoriées dans l'histoire, pour ne garder que le trouble somatoforme correspondant à la conversion et le trouble dissociatif⁷. Comment comprendre cela ? Serait-ce seulement pour régler un compte idéologique avec la psychanalyse et saper ses fondations historiques puisque, on le sait, l'hystérie est *l'enfant magnifique de la psychanalyse*, pour paraphraser le titre de l'ouvrage de J.D. Nasio ? Mais ne serait-ce pas plutôt une forme de capitulation devant ce tableau nosographique impossible, comme que le notaient déjà Lasègue⁸ et Briquet⁹, marqué par le polymorphisme, l'instabilité, la discontinuité, la dissémination, jusqu'à la contamination dans les phénomènes d'hystéries collectives ; au point que, pour certains cliniciens, la guérison miraculeuse du symptôme, c'est le symptôme hystérique par excellence ! La disparition de l'entité nosographique *hystérie* serait-elle l'aveu de la grande illusion séculaire enfin démasquée, celle de l'hystérie perpétrée comme une machine de guerre, un défi et une rétorsion au fantasme masculin nucléaire nouant fascination, épouvante et aversion pour un Féminin Maternel éprouvé

7. Escande M., « Hystérie », in *Encycl. Med. Chir.* (Elsevier, Paris), Psychiatrie, 37-340-A-10, 1996, 10 p.

8. Lasègue C., *De la folie à deux à l'hystérie*, L'Harmattan, Paris 1998. « La définition de l'hystérie n'a jamais été donnée et ne le sera jamais ».

9. Briquet P., *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie*, Baillière, Paris, 1988. « L'hystérie est un Protée qui se présente sous mille formes et que l'on ne peut saisir sous aucune. »

comme abyssal ? Ou encore l'hystérie serait-elle en quelque sorte soluble dans la Société du Spectacle contemporaine, et se serait dis-soute dans sa voracité récupératrice ? N'y aurait-il plus alors qu'une hystérie moderne « réussie », émancipée de la Médecine, voire même de la Psychanalyse, comme hier de l'Église, qui serait partout et nulle part, non plus comme maladie, comme entité pathologique, comme trouble, mais comme une simple manière d'être au monde particulière, (trop) bruyante et (trop) spectaculaire ? Et ne ferait-elle pas alors carrière dans toutes les agoras de la Société du Spectacle, triomphant à la télévision, dans les salles de *Body Building* qui promeuvent un corps triomphant, dans les communautés *New Ages* où elle retrouve sa vieille complicité avec l'occultisme, et dans les milieux artistiques où l'on prétend ressentir plus et mieux que les autres ? Se serait-elle réfugiée dans le *Body Art* qui façonne le corps comme une œuvre d'art au prix de toutes sortes de mutilations, qui esthétise la douleur et parfois la met en scène ? Mais *quid* de l'hystérie « ratée », celle qui précisément ne fait pas carrière, proche de « l'hystérie dépassée » – au sens du coma dépassé – dont parlait L. Israël¹⁰ ? Où est-elle passée ? S'est-elle faufilee, tel furet de la comptine, à travers les grosses mailles des divers DSM, pour s'engouffrer dans la psychosomatique où, après tout, Freud lui-même lui ouvrit comme un droit de passage en parlant à propos de conversion du *mystérieux bond du psychique au somatique* ? S'est-elle camouflée dans les frontières poreuses modernes *Borderlines* ? Dans l'explosion des dépressions ou pseudo-dépressions modernes ? Dans l'épidémie des Personnalités Multiples américaines ? S'est-elle échouée en psychose hystérique comme une forme de schizophrénie qui ne dirait pas son nom ?

2. Figures historiques de l'hystérie

Créditons les poètes, en l'occurrence Aragon et Breton, d'avoir franchi un pas décisif dans la compréhension de l'hystérie dans *La Révolution surréaliste* en 1928 :

« L'hystérie n'est pas un phénomène pathologique et peut, à tout égard, être considérée comme un suprême moyen d'expression¹¹. »

Si selon les Surréalistes, « la beauté sera convulsive ou ne sera pas », ils trouvent une parfaite illustration à leur maxime dans les photographies des *attitudes passionnelles hystériques* prises à la Salpêtrière par Charcot, à la fin du XIX^e siècle. Sans doute faudra-t-il le

10. Israel L., *L'hystérique, le sexe et le médecin*, Masson, Paris, 1976.

11. Breton A., Aragon L., 1928, « Le cinquantenaire de l'hystérie », *La révolution surréaliste*, n° 11.

travail décisif de G. Didi-Hubermann¹² pour que soient mises en question les conditions expérimentales et cliniques de ces prises de vue : l'hystérie telle qu'elle s'exhibe à la Salpêtrière est une invention stylistique mise en scène par Charcot, cristallisée dans l'usage médical de la photographie. À travers des procédures expérimentales forcenées, dans des représentations publiques, ces célèbres leçons où se presse le Tout Paris, dans l'usage de l'hypnose, se dévoile l'extraordinaire complicité entre le désir de montrer hystérique et le désir de voir et de savoir médical. Elle produit une mise en spectacle monstrueuse de la douleur, une esthétique de l'atrocité, où dans une dialectique de surenchère permanente, le corps hystérique produit jusqu'au déchaînement les prodiges dont il est capable. Jusqu'au jour où le charme se rompt, où la figure imposée de l'hystérique s'exaspère, où le consentement et la complicité tournent à la haine¹³... On mesurera la rupture épistémologique décisive entre *le voir* de Charcot et *l'écoute* de son jeune élève Freud, écoute qui connaîtra le succès que l'on sait dans l'invention de la psychanalyse.

Quant à ses figures historiques, depuis le *Papyrus Kahoun* de la Haute Égypte et le corpus hippocratique¹⁴, à travers toutes ses incarnations, l'hystérie reste pour l'homme, pour le moins, un objet de perplexité, *sa bête noire*, écrit même Freud en français dans le texte. Énumérons rapidement la Possédée démoniaque, que le *Malleus malificarum*, le Guide des Inquisiteurs, en affirmant en 1449 l'identité de la sorcellerie, de l'hérésie et de la folie, livre aux bûchers du Moyen

Âge, puis la Vaporeuse classique¹⁵, ensuite l'Exaltée romantique, enfin l'Epilepto-convulsive, cette figure de l'Hystéria Major inventée par Charcot, spécialité parisienne rive gauche de la Salpêtrière puisque Bernheim, à Nancy, ne la retrouve pas ; et finalement la malade sexuelle de Freud qui recèle les malheurs du désir, et le modèle de sujet divisé dont Lacan fait le modèle de tout sujet.

La récupération de l'hystérie dans les enjeux idéologiques de l'histoire contemporaine en font soit une malade de la médecine, soit une mystique de Dieu. Pendant quelques siècles, l'Église a voué la Possédée du diable au bûcher, par exemple sous la figure de *La Sorcière* de Michelet, malgré l'abandon officiel de la démonologie à la fin de la Renaissance qui fut selon I. Veith, une période propice aux bûchers. Notons au passage la persistance actuelle d'un exorciste dans chaque diocèse. Depuis le XIX^e jusqu'au milieu du XX^e siècle, l'Église dispute la Stigmatisée mystique à la science médicale anticléricale pour la célébrer¹⁶. De la querelle entre scientisme et miraculisme naîtra d'ailleurs un éphémère diagnostic de *névropathie stigmatique*. Du côté des médecins, les tentatives de compréhension de l'hystérie déclinent tour à tour l'excédent et la privation, les conjuguant parfois jusqu'à la contradiction : excès ou insuffisance d'être femme, frigidité ou nymphomanie, manque de maternité ou défaut de jouissance ; compréhension qui s'accompagne de la recherche du siège du trouble – et avec lui de son essence – dans la tête ou le ventre, dans les nerfs ou dans

12. Didi-Huberman G., *Invention de l'hystérie. Charcot et l'iconographie photographique de la Salpêtrière*, Macula, Paris, 1982.

13. Reste aujourd'hui une iconographie saisissante de ses corps soumis à toutes sortes d'expérimentations, et des portraits émouvants des belles égérie de Charcot, disparues dans l'enfer féminin de la Salpêtrière.

14. Veith I., *Histoire de l'hystérie*, trad. fr., Seghers, Paris, 1973. Voir aussi Cantonne J.-Ph., L'hystérie hippocratique, *Annales Médico-Psychologiques*, 1992, 150, n° 10, P.705-719. Cantonne rectifie les erreurs, d'origine philologiques, d'Ilza Veith quant à « l'héritage direct » de l'Égypte à la Grèce : alors que les égyptiens considèrent l'ensemble des maladies féminines comme utérines, les auteurs hippocratiques ne conçoivent pas une entité nosographique hystérique, même s'ils relèvent l'étiologie de l'errance utérine et lui donnent une théorie physiopathologique. Ils manifestent par là une rupture rationnelle avec le magico-religieux. La tradition médicale grecque relève que la migration de l'utérus provoque une compression des autres organes, responsable entre autre de suffocations et d'angoisse. Notons au passage le traitement mécanique de la migration de la matrice par des fumigations selon le principe de l'attraction – répulsion : dans le cas d'un déplacement vers le haut, une

odeur fétide et âcre appliquée à la bouche et aux narines de la malade repousse l'utérus dans sa région naturelle, en même temps qu'une odeur agréable appliquée aux parties génitales l'attire vers sa place naturelle. Dans le cas d'un déplacement vers le bas (prolapsus), la nature des fumigations s'inverse. L'auteur mentionne encore que la croyance en la migration utérine s'est maintenue jusqu'au XVII^e siècle, et a pu survivre jusqu'au début du XX^e siècle au moins dans ses applications théoriques.

15. Livi J., *Vapeurs de femmes. Essai historique sur quelques fantasmes médicaux et philosophiques*, Paris, Navarin, 1984. « De tous les maux qui rongent la femme, le XVIII^e siècle en a particulièrement distingué un, original : les vapeurs. (...) Qu'est-ce que les vapeurs ? Des mouvements convulsifs, des spasmes ou convulsions, de quelque partie, de quelques viscères, de plusieurs ensemble ou successivement ou généralement de tout le corps, écrit le docteur Raulin » (un médecin de l'époque) (p. 89-90).

16. Maître J., « De Bourneville à nos jours : interprétations psychiatriques de la mystique », in *L'évolution Psychiatrique, La dissociation hystérique*, 1999, 64, 4, p. 765-78.

la sexualité¹⁷. Remarquons au passage que les époques de liberté sexuelle, comme le XVIII^e siècle, sont plus favorables aux hystériques que les siècles de répression sexuelle comme le XIX^e. Chaque fois, le savoir du temps tente de circonscrire l'hystérie dans une forme pensable. Mais persiste l'idée que la femme hystérique est assujettie à sa nature. Depuis la croyance égyptienne en un utérus migrateur *de nature animale*, qui semblerait placer la femme aux limites de la nature humaine, depuis la théorie des grecs présente dans le *Timée* de Platon et reprise par Aristote sur la migration utérine animée par le désir d'enfant, c'est bien cette supposée nature féminine qui, à travers l'hystérique, est éternellement stigmatisée, soupçonnée et coupable. Serait-ce la raison de l'éternel malentendu entre la douleur d'exister hystérique et l'ordre social à qui elle s'adresse ?

Qu'en est-il de l'hystérie masculine ? Selon l'historienne américaine de l'hystérie, I. Veith, Galien affirme l'existence de l'hystérie masculine, que la médecine oublie. Charcot traite des hommes hystériques, même si aucun d'eux ne figure dans son iconographie¹⁸. En 1976, L. Israël décrit les réticences plus ou moins conscientes de la psychiatrie officielle à porter le diagnostic d'hystérie, toujours un peu insultant, à des hommes, préférant se réfugier dans des équivalents acceptables ou plus honorables : l'hypocondrie, la psychasthénie, etc. Il semble que si l'hystérie masculine n'échappe ni à la sagacité des médecins, ni au zèle des inquisiteurs traquant les sorciers autant que les sorcières, si comme en témoigne J. Livi, les hommes d'esprit du XVII^e siècle, saisis de « mollesse féminine », sont eux aussi en proie à des vapeurs, c'est que, dernière revanche des « vaporeuses », l'hystérique « perfide Circée feignant de céder à leurs avances, leur jouait un dernier tour : sans potion magique ni baguette, elle les métamorphosait en femme »¹⁹. La psychanalyse lacanienne affirme dans ce sens que la sexuation dans sa part inconsciente est plus une question de position existentielle que d'anatomie. L'évidence clinique de l'hystérie masculine est incontestable, mais notre souci est de privilégier moins la réalité clinique que l'*anthropologie latente* de l'hystérie : car elle est indissolublement liée à la condition féminine et aux fantasmes qui s'y attachent, avec la répression et les toutes *bourgas* réelles, imaginaires

17. Edelman N., *Les métamorphoses de l'Hystérique*, Paris, La Découverte, 2003.

18. Notons aussi que dans le film de R. Alliot de 1988, *Un médecin des Lumières*, le médecin héros du film relate le cas d'un jeune homme souffrant d'épistaxis (saignements du nez) chaque mois, et qu'il interprète comme un symptôme hystérique qui fait échos aux menstrues de sa bien aimée.

19. Livi J., *op. cit.*, p. 177.

et symboliques qui les accompagnent. C'est pourquoi, fidèle à la tradition, fut-elle contestable, nous parlons de l'hystérie au féminin.

De ses diverses figures historiques, il apparaît que la remarquable plasticité hystérique trouve dans l'air du temps sa stylistique. Son génie spécifique réside peut-être dans la perception de l'esprit de son époque, que chaque fois sa tendance structurelle à la démesure expressive interprète, parfois jusqu'à l'indécence et l'outrance, en se faisant le miroir grossissant et déformant de son siècle. Le défi qu'elle lance à tous les ordres, et peut-être d'abord à l'ordre masculin, réside dans la mission qu'elle prend à sa charge, celle d'incarner les fantasmes de l'autre sexe et de les lui renvoyer sous forme de caricature. L'hystérie, une caricature de la femme et du supposé éternel féminin ? On sait le sort que Lacan fit à la formule. Toujours est-il que les vapeurs et langueurs féminines n'intéressent aujourd'hui plus personne, que l'art de s'évanouir avec grâce est passé de mode et la touchante fragilité du beau sexe ne fait plus recette²⁰. La psychanalyse et la révolution sexuelle ont banalisé l'hystérie, la science médicale a désacralisé les insondables mystères du corps féminin et l'hystérique change de style.

3. L'hystérie : une présence en représentation

La présence est l'être-au-monde à dessein de soi, et parler de *présence en représentation* est une aporie, qui spécifie selon nous l'échec de la présence hystérique. Car présence et représentation en quelque sorte s'excluent. Le *Dasein* est l'être d'une présence existant son *là*, ouverture à l'orée de soi à « l'essence avenante » du temps²¹, et à sa possibilité propre. La représentation est la répétition d'une présentation, et dans le sens de la représentation théâtrale, présentification d'une mise en scène fabriquée pour le regard. La représentation a pour fonction de constituer l'Existant en objet. Elle trahit la perte de liberté dans la façon de s'ouvrir au monde, qui s'aliène dans une forme et obère tout venir à soi.

« La présence à soi, écrit J. Derrida, doit se produire dans l'univers indivis d'un présent temporel pour n'avoir rien à se faire savoir par procuration de signe²². »

La présence est ce pur temps phénoménologique de l'apparaître qui destitue le signe.

L'hystérique ne peut pas être soi. Extraversion, excentricité, exhibition, exubérance, excès..., le vocabulaire descriptif classique de

20. Cf. Lemoine P., *Le sexe des larmes*, R. Laffont, Paris, 2002.

21. Selon l'expression d'A. Boutot, *Heidegger*, PUF, Paris, 1989.

22. Derrida J., *La voix et le phénomène*, PUF, Paris, 1989.

l'hystérie, à travers la répétition du préfixe « ex », suggère le trouble de centralité dans la tenue, dans la *stance*, qui la pousse hors de soi : un *hors-de-soi* qui n'est pas l'avant de soi dans la tension de se rejoindre, tel que Maldiney définit le présent de la *Pre-a-sens*, l'ouverture au temps à l'avant de soi, en soi plus avant²³. Mais un *hors de soi au-deçà de soi*, dans la périphérie, en dérive dans la scène publique, versé et dispersé dans la sphère intersubjective. – Nous reviendrons sur cet *au-deçà de soi* qui témoigne de sa forme spécifique de présomption. – Au-delà des nécessités sociales du masque, du *Persona* jungien, l'hystérique se déploie dans un *plus-de-paraitre*, dans le théâtralisme, les manières, l'exagération de l'expressivité : ils sont organisés par le besoin de séduire, mais plus essentiellement, ils relèvent d'une équivalence pathétique entre être et être vue, être et être désirée. La rhétorique du *Plus-de-paraitre* laisse supposer la fragilité de l'identité, tandis la clinique relève le vécu de vacuité, marqué par l'incertitude sur son être, l'ambiguïté de sa qualité d'appartenance à un sexe, l'indécision de sa situation dans le monde, l'insatisfaction d'être ce qu'elle est.

L'insatisfaction à l'aune de l'idéal produit une appétence avide d'identifications changeantes et multiples, pseudo identifications de surface ou identifications interminables, jamais totalement intégrées ni unifiées ni assumées, et que l'hystérique n'habite qu'un temps. Celles-ci se manifestent dans la multiplicité des positions contrastées, la juxtaposition de rôles et de personnages empruntés, et finalement l'opacité à son être. Cette *sans domicile fixe* de l'identité est en quête d'ancre et le développement de ses moi innombrables pallie au vécu d'absence d'un lieu où être soi. A. Kraus²⁴ a développé la structure formelle *du paraître au lieu d'être* comme une disposition particulière de l'hystérique, en opposition au mélancolique. Il se réfère à la catégorie sartrienne de *la mauvaise foi ontologique*²⁵ pour décrire la

manière d'être au monde hystérique : à savoir, faire passer pour le soi *l'être-au-delà de soi* et sa transcendance. Il y a, écrit-il, modification du rapport entre facticité et transcendance. En cultivant dans une forme spécifique de maniériste des sentiments exaltés et lyriques, l'hystérique hausse son régime existence toujours un peu *au-deçà* de son vécu immédiat, dans une pléthore existentielle qui témoigne d'une forme de *présomption hystérique*, dont il faudrait analyser la différence avec la présomption psychotique thématisée par L. Binswanger²⁶, mais ce n'est pas notre propos ici. La pathétique héroïne de G. Flaubert, *Madame Bovary*, donne à notre avis une illustration de cette présomption hystérique, qui traduit le décalage entre la hauteur de son idéal, un idéal romantique de pacotille, et ses capacités de réalisation, induisant une disproportion anthropologique qui la conduira au suicide²⁷.

Paraître à défaut d'être est le style spécifique de l'inauthenticité hystérique, inauthenticité entendue ici dans le sens heideggerien de défaut de propriété. L'inauthenticité paralyse le cours de la présence, qui reste engluée dans la représentation, par incapacité à se déprendre des signes ostentatoires, de la superpositions de clichés, de l'accumulation des poncifs de l'idéal qui courent dans l'air du temps. À travers les rôles joués et dans ses différentes poses, l'hystérique met en place un *faire comme* visant à mimer une intérriorité et son apparence se donne pour un apparaître. L'imaginaire se met en scène dans l'image donnée à voir, et interprète les figures réputées immémoriales ou les modèles factuels livrés par la culture environnante, dans le dessein d'incarner les fictions de l'autre sexe et les figures du moment. Ainsi, à la question, toujours un peu vertigineuse pour chacun, de *qui suis-je ?*, l'hystérique répond par l'intensification et la démultiplication des *quoi*. La position existentielle de l'hystérique serait de parer à son vécu d'incertitude et à son insatisfaction existentielle, en étant intensément et en étant multiplement. *Je ne sais pas ce que je suis, mais je le suis intensément et multiplement* : telle pourrait être la formule du Cogito Hystérique.

L'intensification se manifeste dans l'hypertrophie des manifestations, de l'expressivité, des émotions, des sentiments, des réactions à l'ambiance. Ce qui voüe l'hystérique, disait Jaspers, à *l'hyper* : hyper émotivité, hyper sensibilité, hyper féminité... sorte d'hypermarché des sentiments qui n'affiche jamais que le *plus*, et qui l'incline à exister

le même temps que je suis spectateur jouissant de cette belle scène que je me joue à moi-même.

26. Binswanger L., *op. cit.*

27. Chamond J., « Haut, bas et présomption dans Madame Bovary de G. Flaubert », in *Les directions de sens*, Le cercle herméneutique, Paris, 2004.

au dessus de son vécu immédiat. La multiplication est celle des identités de rôles dans lesquelles elle se représente, des déterminations et traits substantiels qu'elle s'attribue, des imitations qu'elle accumule, au prix de s'engluer dans les effets de style d'une sur-composition maniériste et baroque²⁸.

Par exemple, cette patiente a mis le service hospitalier en émois par ses comportements séducteurs. Au cours du même entretien, elle joue tour à tour la petite fille innocente des choses du sexe, la femme fatale à laquelle aucun homme ne résiste, et la victime de la concupiscence masculine : le facteur a tenté de la violer, son banquier veut bien oublier son déficit bancaire si elle se consent à se donner à lui, et même à l'hôpital, me laisse-t-elle entendre, le docteur et l'aumônier... Mais elle joue ces modèles sans s'apercevoir que c'est eux qui finalement se jouent d'elle : leur juxtaposition brouille toutes les cartes et jette la suspicion sur la véracité de ses propos.

4. Le rapport intersubjectif

Dans une perspective heideggerienne, A. Rojas Urrego²⁹ souligne les liens qui unissent rencontre et présence : elles coexistent et participent l'une de l'autre dans une relation d'inclusion réciproque. Mais la rencontre de l'autre est pour l'hystérique l'occasion d'une exhibition, ou bien l'occurrence de prendre au vol des manières, des attitudes, l'ineffable d'un style pour se les approprier et tenter fonder son originalité dans le moule du *On*. Ce *On* que nous sommes tous et dans lequel nous séjournons de façon improblématique, est une détermination de la facticité thématisée par Heidegger :

« L'être-là des autres ne peut jamais remplacer l'être-là au sens propre. (...) Je ne possède jamais l'être-là des autres sur le mode originel. Je ne suis jamais les autres³⁰. »

La sphère de la rencontre hystérique est limitée et dépourvue de sa dimension authentique d'être avec.

Son rapport intersubjectif se spécifie de la tendance à occuper toute la place de l'espace commun, à l'envahir par la saturation du visible et de l'audible, à coup de connivences forcées et de clins d'œil saturés. Le besoin d'être vu et entendu participe d'une quête de confirmation

et d'authentification. Selon l'impression produite sur le spectateur, l'hystérique tente de s'incarner dans son personnage, renvoyé et validé dans un mouvement centripète depuis la sphère publique. L'hystérie est appendu à la reconnaissance d'un autre qu'elle élit pour tenter d'ancrer son être, en incarnant le personnage aimable qu'elle personifie pour lui. Elle adresse à l'autre une sorte de réquisition d'existence : *je serais comme il vous plaira que je sois*. Et l'on sait combien l'hystérique est parfois habile à nous suggérer de la suggestionner. Si cet autre est un Pigmalion désireux d'inventer une créature à la mesure de son idéal, cette création commune dans une parfaite complicité pourra devenir le socle implicite du contrat amoureux et tendre vers un *Nous* véritable. La recherche d'authentification au cœur du semblant traduit l'intensité de sa dépendance à la reconnaissance de l'autre ; mais elle signe aussi le pathétique de sa douleur d'exister, dans l'artifice d'une rencontre sans réelle réciprocité ni vrai partage, sans dépassement de la sphère du *On* vers un *Nous* véritable. Le plus souvent, l'être avec les autres reste pris aussi dans les affects infantiles d'envie et de jalousie, dans l'avidité affective et la quête insatiable de gratifications narcissiques.

La question de l'authentique et du simulacre se faisait insistante chez cette jeune femme que j'ai reçue pendant quelques mois en psychothérapie en hôpital de jour, mais circonscrite seulement, du moins en apparence, à la tenue vestimentaire. Elle me redisait sans cesse son « obsession du vrai » et sa « phobie du faux » : ne porter que des vraies fourrures, n'arborer que des vrais bijoux et des vêtements de grandes marques, signes infaillibles de l'authenticité garantie par le prix et la marque, estampillée par la reconnaissance de la consommation bourgeoise ; telle était son idéal, disait-elle, que ses moyens financiers ne lui permettaient pas d'atteindre. Comment savoir, s'énervait-elle parfois, avec toutes ces contrefaçons, si toutes ces femmes qui passent dans la rue ont vraiment « mis le prix » à leur parures... Comment reconnaître le vrai du faux ? Comment savoir et faire savoir qu'on a mis le prix du vrai ? La question de la féminité des autres femmes se formulait comme un « prix à mettre » pour avoir l'air d'une femme, – à défaut de l'être ? –. Elle répondit à l'insistance de sa question en venant m'annoncer la fin de sa psychothérapie pour cause de mariage : elle faisait ce que sa mère, inconsolable de s'être mariée « en dessous de sa condition », appelait « un beau mariage » : un mariage d'argent. Il avait souvent été question en psychothérapie de ce riche parti qu'on lui proposait, cet homme âgé qu'elle n'aimait pas. Elle me montra le vrai diamant de sa bague de fiançailles et me décrivit la belle maison qu'elle allait habiter et sa somptueuse toilette de noce, d'une grande marque. Mais elle était triste, un peu amère. Alors que je la

28. Chamond J., « Le baroque et l'hystérique », in *L'art du Comprendre*, n° 10, juin 2001, Le cercle herméneutique, pp. 55-73.

29. Rojas Urrego A., *Le phénomène de la rencontre en psychopathologie*, PUF, Paris, 1991.

30. Heidegger M., « Le concept de temps », 1924. trad.fr. in *Cahier de l'Herne*, Biblio-Essais, Paris, 1983, p. 42.

raccompagnais, elle me fit savoir, ainsi qu'aux autres femmes présentes dans les parages, le peu de puissance sexuelle de ce fiancé, qui « ... sur ce plan ne valait pas grand-chose ! ». Elle cherchait la connivence des autres femmes pour mieux dévaluer l'homme auquel elle allait pourtant se lier, devant Dieu et devant les hommes selon l'expression consacrée. Côté sans foi de l'intrigue hystérique, écrit Lacan. Mais du sacrifice consenti à la névrose maternelle, le prix à payer se révélait exorbitant.

Agoraphile, même si la clinique la trouve souvent un peu phobique, l'hystérique ne parvient à être rien de plus, rien de mieux, que le somme de ses apparences. L'impératif insistant de sa visibilité pour autrui relève d'un impérieux besoin d'exister pour l'autre *au moins* comme spectacle. Cet *au moins* est l'aveux de son impuissance et montre que l'hystérie est peut-être avant tout un trouble de l'intersubjectivité. Ce que la clinique psychiatrique repère classiquement comme l'impressionnabilité, la suggestibilité, la malléabilité, relèvent d'une forme déficiente de la réceptivité, ouverte à tous les vents. Selon la terminologie de Binswanger, l'hystérique est *prise* par les choses et le monde, au lieu d'être *en prise avec eux*, comme en témoigne sa légendaire sensibilité à l'hypnose, ou à un autre niveau, aux phénomènes de mode et à la néophyllie. Selon la terminologie de Blankenburg, elle ne parvient pas à *laisser être de soi* les choses et le monde, mais les devance sans cesse.

Signalons au passage que la maladie de l'intersubjectivité peut se manifester sous la forme d'hystéries ou psychoses collectives, souvent favorisées par la relégation en petites communautés fermées, qui sont des caisses de résonance à l'inflammation passionnelle. Le partage d'idéologie et de croyances, l'élection d'un chef en sont les éléments fondateurs, la contagion affective et la dépersonnalisation fusionnante en sont les mécanismes principaux, comme Freud l'a analysé dans la psychologie des foules. G. Didi-Huberman note que des filles de service engagées de la Salpêtrière, prises dans la surenchère expérimentale, « devenaient hystériques » en quelques jours. Des exemples historiques sont restés dans les mémoires, comme Les Possédées de Loudin en 1632, et Les Convulsionnaires de Saint Médard dans le Paris du XVIII^e siècle qui entrent en transe sur la tombe d'un diacre ; certaines finirent crucifiées. Dans les années 1950, l'historien des religions E. de Martino³¹ a étudié dans les sociétés agraires très pauvres de Sicile et de l'Italie du Sud le phénomène du tarentisme, cette forme

31. De Martino E., *La terre des remords*, tome 3, Les empêcheurs de penser en rond, 1999. Pour guérir, les tarentulées se livrent à une danse effrénée

d'hystérie collective imputée à la piqûre d'une tarentule, et qui sert de catharsis à la misère économique.

5. Le style temporel hystérique

La continuité d'être est chaotique, intermittente, discontinue, prise dans l'intensité de l'instant, dans l'exagération du vécu et dans la démesure émotionnelle, et capable de rupture. Elle s'éparpille en des effets pulsatiles de frange et de surface, en lien avec l'évanescence de la durée intérieure, de la chronogenèse et du maintien de soi.

Ainsi cette patiente au cours d'un entretien à l'hôpital est toute entière dans l'expression plaintive de son existence douloureuse. Repliée, hypotonique, figée, elle dit combien son existence est en échec. En un instant, elle se redresse, rajuste sa robe et sa coiffure d'un geste léger, tonique et vibrante d'un seul coup : c'est qu'elle a vu passer par la fenêtre le jeune interne du service dont elle a entendu parlé et qu'elle ne connaît pas encore : « J'ai besoin d'un bon médecin », lui dit-elle, rayonnante, en ouvrant la porte pour s'avancer vers lui...

La sémiologie psychiatrique parle de la distractivité, qui scotomise les perceptions déplaisantes, alors que, selon Szilasi, chaque perception assure la continuité du Dasein. Le rapport à la réalité coloré, voire déformé de fantasmes, peut devenir incertain et confus, à l'image de ce fameux crépuscule de la conscience évoqué classiquement en clinique, où l'ombre et la lumière se disputent la scène du monde. L'effraction de la crise est une rupture brutale de la durée intérieure, une fulgurance qui hyperbolise l'intensité des éprouvés dans une forme de paroxysme. Mais hors des ruptures critiques, le lien à la réalité est fluctuant et perturbe les modalités temporelles, qui se marquent des mêmes spécificités structurelles que le moi : absence d'unification, variabilité, discontinuité.

« L'hystérique, écrit Kraus, dissocie les différentes extases temporales du temps et avec elles, les représentations de soi correspondantes. Elle les change et les échange presque à volonté³². »

(scazzicare) pendant plusieurs jours afin d'entrer en relation avec Saint Paul, saint guérisseur. La tarentulée qui gît sur le sol montre qu'elle accepte la musique (une tarentelle) en remuant la tête en mesure de droite et de gauche, puis, comme si l'onde sonore se propageait dans tout son corps, elle commence à ramper sur le dos en se poussant sur ses jambes fortement arquées, en imitant la tarentule.

32. Kraus A., *op. cit.*

Les récits de vie se trament dans une texture à la fois trouée par l'oubli, surchargée par l'exagération, rapiécée par la fantaisie. Ce qui reflète le morcellement et l'enflure du vécu, et la pléthore existentielle. Dans le quotidien hystérique, tout fait événement, tout événement est son avènement. La psychanalyse a explicité l'oubli, la réminiscence, et le traumatisme comme un bloc de passé scellé dans le symptôme, et la temporalité antérograde de l'après-coup. L'hystérique oublie, mais reste hantée par ce passé posthume non dépassé, qui ne s'accomplit pas dans le dépassement inhérent à la structure transcendantale de l'existence. Ce passé en souffrance compromet l'ouverture à l'avenir. L'hystérique est entravée dans son devenir et dans ses possibilités d'accomplissement.

6. La corporéité hystérique

La corporéité hystérique est une question immense, quasi inépuisable si l'on tentait de la circonscrire dans chacune de ses configurations. Comment une femme peut-elle aller jusqu'à faire mentir son propre corps, se demandait Charcot ? Car le corps hystérique est capable de prodiges impensables. Rappelons l'inconcevable cartographie du corps hystérique quand « l'hystéro-épilepsie » est inventée par Charcot, instituée pour rendre visible « la quintessence plastique du symptôme »³³ et saisie dans ses conflagrations par Régnard, le photographe de la Salpêtrière : torsion, contracture, convulsion, attaque, spasme, tétanie, catalepsie, attitude passionnelle, extase, anesthésie, hypermnésie, etc. Il n'est pas étonnant qu'il cristallise les malentendus et le soupçon, l'opprobre et la rétorsion, sous l'alibi du savoir médical et de l'expérimentation scientifique ; par exemple, les mesures et pesées des humidités génitales, les compressions ovariennes, les cauterisations à vif du col de l'utérus, les hysterectomies, les percements par aiguilles, les mesures de sensibilité thermique à la flamme, la réactivité aux chocs électriques, etc.³⁴.

Le corps de l'hystérique décline le décalage entre *le corps que je suis* et *le corps que j'ai*, que la psychiatrie traduit classiquement par *la belle indifférente*. La psychanalyse a montré l'anatomie fantaisiste de la conversion qui défiait les lois de la science. On se rappelle cette patiente de Freud qui souffre de névralgies faciales consécutives à une gifle qu'elle n'a jamais reçue³⁵. La corporéité se manifeste le plus

33. Didi-Huberman G., *op. cit.*, p. 206.

34. Didi-Huberman G., *op. cit.*

35. Freud S. et Breuer J., 1895, *Études sur l'hystérie*, trad. fr., PUF, Paris, 1956.

souvent dans des symptômes privatifs – anesthésie, aphonie, paralysie, amnésie, etc. – induisant le rétrécissement des possibilités de déploiement existentiel ; restent cependant quelques symptômes comme l'hyperesthésie qui traduisent l'accroissement de la sensibilité. Si la grande crise clastique a pratiquement disparu de la clinique, son sens existentiel reste mal explicité. Dans *l'attaque* bien nommée, l'hystérique est traversée de séismes venus des profondeurs insondables de l'être, et l'on comprend qu'elle a pu représenter le *des-être* et l'horreur de la folie, possédée du Mal et du Malin puisqu'en dépossession de soi. La crise produit une consommation des affects, dans laquelle se dissolvent l'incertitude et l'insatisfaction, l'impossibilité à dire son mal être, le fardeau de l'existence et la quête épuisante et vaine d'un ancrage. La crise est un répit, une sorte de halte salvatrice et de résolution passagère, dans le hiatus existentiel entre être et paraître et dans la course épuisante à la reconnaissance de l'autre. L'attaque arrête un temps la consommation effrénée des signes et des emblèmes, qui sont les *n'importe quoi plutôt que rien* où le vécu de vacuité espère s'arrimer. Dans l'instant de la crise, écrit B. Capelier, lestée du poids de l'authentique, l'hystérique adhère enfin à l'immédiateté de son vécu, dans l'étrange aporie de se rejoindre à l'instant de se perdre³⁶.

Le corps hystérique peut être aussi cette scène théâtralisée, emblématisée dans les figuralités des personnages et les manières de cours. Les manières hystériques réalisent un manérisme névrotique qui explique l'échec de la présence engluée dans le On et dans la seule expression d'un style impersonnel emprunté à d'autres. Binswanger fait du manérisme, avec la distorsion et la présomption, une forme de présence manquée. G. Charbonneau³⁷ a montré comment le maniére est hanté par des figures de hauteur qu'il recopie servilement, figures que T. Milech conçoit comme les ombres des figures parentales du passé non dépassé³⁸.

Le corps hystérique peut aussi s'abstraire un temps de la scène du monde dans les vapeurs, l'évanouissement, la pâmoison, à moins que l'hystérique ne veille surtout à s'échapper d'elle-même³⁹. Mais versée dans la sphère intersubjective, par exemple, le cocktail mondain où la

36. Capelier B., « Hystérie et baroque », in *Psychologie Médicale*, 1990, 22, 5, pp. 443-449.

37. Charbonneau G., « La présence manierée », in *L'art du comprendre*, n° 10, juin 2001, p.74-85.

38. Milech T., « Le maniére ou l'ombre du passé de la présence parentale », in *L'art du comprendre*, n° 10, juin 2001, p.91-104.

39. Cf. Clément C., *La syncope. Philosophie du ravissement*, Paris, Grasset, 1990.

communauté est liée par le sentiment d'appartenir à l'élite, l'hystérique trouve à s'exalter dans la sensation d'être là où il faut être, là où tout se passe. Dans l'euphorie d'habiter – enfin – au deçà de soi dans un monde en conformité avec son idéal, son corps est parcouru en surface d'événements nerveux, de spasmes émotifs, de flux de sensations, de vibrations capricieuses vaporisées dans l'ambiance. Mais trêve d'ondoiements nerveux, quand l'hystérique se retire dans la pause, l'intermittence prend l'aspect de la durée pure. Retirée dans son intériorité, immobilisée dans sa belle apparence, installée dans sa prétendance, l'hystérique toute en retenue se fait tableau, œuvre d'art, emblème de la féminité dont elle incarnerait l'énigmatique essence. La pause tente d'instaurer un lien entre le beauté du dehors et la beauté du dedans. Elle laisse supposer derrière la belle image une profondeur mystérieuse, une plénitude secrète, propres à présenter cette transcendance du féminin retirée dans la pudeur, dont parle Lévinas. Mais le corps hystérique peut se faire corps-objet triomphant, fétichisé, staurifié, corps en gloire voué à Éros, sacrifié à l'insatiable pulsion scopique, machine de guerre de la séduction qui alimente fantasmes et économie de marcher.

Le corps de la Mystique, souvent dans la privation anorexique, se fait incarnation du Verbe jusque dans le stigmate qui trouve la chair. J. Maître⁴⁰ rapporte que sous la III^e République, Louise Lateau fut une mystique de renommée internationale. Elle cumulait névralgies multiples, crachements de sang, visions, extases, anorexie, catalepsie et stigmates de la passion, « ... qui s'organisent comme un rituel hebdomadaire, commençant le jeudi après-midi et culminant le vendredi, pour s'achever à l'heure de la crucifixion ». La référence à la couronne d'épines christique se retrouvait dans les douze ou quinze points qui entouraient son front, où l'on voyait sourdre le sang. Plus proche de nous, Marthe Robin, décédée en 1981, présentait des symptômes similaires, augmentés de paralysies intermittentes rythmées en fonction des fêtes religieuses ; elle eut une apparition de sainte-Thérèse de Lisieux en 1926⁴¹. Dans tous ses états, le corps de l'hystérique est un événement.

« Il résiste pendant des années, écrit encore G. Didi-Huberman, et puis un jour, sans que personne sache pourquoi, l'hystérique guérit toute seule⁴². »

Le style hystérique rassemble dans son polymorphisme structurel, l'ivresse du paraître, la démesure expressive, l'exacerbation de la sensibilité, de la passion et de la fantaisie, le défi à l'esprit de sérieux et la séduction. À la pesanteur ontologique, elle oppose le caprice, la légèreté, l'éphémère, l'artifice et le simulacre ; aux ordres constitués pauvrement terrestres, répond sa vocation à l'infinitude ouvrant à la dimension théologique. L'hystérie est aussi l'épreuve du vécu de vacuité, du malheur d'identité et du défaut de centralité. Elle caresse l'espoir insensé de se faire œuvre d'art : en témoignent la pause, le maniérisme, la complicité avec le regard, l'esthétisation, et dans ses formes extrêmes l'esthétisation de la douleur. Le corps de l'hystérique en gloire ou à l'inverse torturé dans la conflagration de la crise restent de pathétiques requêtes de visibilité pour autrui. C'est dans les aléas d'une parade flamboyante, qui ne peut que renvoyer en deçà à son impuissance à être, qu'elle trouve son style.

Ce style existentiel est coûteux, mais il reste une façon d'habiter le monde. L'existence névrotique est une possibilité inscrite dans la condition humaine : elle est présente à nos existences, comme question, comme mode de comprendre, comme modalité de notre monde commun. Rappelons que pour la phénoménologie, le caractère pathologique s'inscrit uniquement comme limite ou perte de la liberté, et qu'il traduit l'impossibilité d'être, de faire ou de ressentir autrement. La question du style existentiel hystérique est le *comment* de l'avoir-lieu de l'existence, à même son épreuve. Elle n'admet de conclusion qu'ouverte. Car, n'en déplaise à la science, la maladie humaine ne saurait s'émanciper de l'existant malade pour se laisser naturaliser dans l'objectivation de la langue et se dérober à la question du Sens, quand, ainsi que l'écrit Binswanger en citant Kierkegaard, il convient de s'attacher à ce que signifie : être un homme. Reste que dans une époque qui semble régie par la toute-puissance de la pulsion scopique insatiable, et vouée à la vidéosphère de la Société du Spectacle, le style d'existence hystérique prend une valeur heuristique féconde.

40. Maître J., *op. cit.*, p. 767.

41. Notons que sa demande de béatification fut introduite au Vatican en 1987. J. Maître (*op. cit.*) explique que son prophétisme fut récupéré par le pouvoir politique sous l'occupation pour devenir une apologie du maréchal Pétain.

42. *Op. cit.*, p. 76.